ANTIQUE ZONE DE CONTACTS AUX VENTS DE L'HISTOIRE

LA BORDURE NORD DU PLATEAU DE LANNEMEZAN AVANT L'AN MIL

PAR

PHILIPPE DE LATOUR

En amical hommage
à Monsieur et Madame Lacoux, à Galan
Latour
13-06-1996

—

Bulletin de la Société Ramond, 1995 (130e année : p. 15-28)

ANTIQUE ZONE DE CONTACTS AUX VENTS DE L'HISTOIRE

LA BORDURE NORD DU PLATEAU DE LANNEMEZAN AVANT L'AN MILLE

Ph. de LATOUR

L'article qui suit prolonge une communication du Congrès de Lannemezan et Saint-Plancard, le 25 juin 1994[1]. Il s'agira ici de quelques évocations autour de deux noms de lieux, proches, aux confins nord du plateau de Lannemezan, carrefour de voies de communication nord-sud et est-ouest pour Galan, sur la voie ouest-est, en direction de Toulouse pour Garaison. Ce dernier, aujourd'hui hameau de Monléon-Magnoac, est surtout connu comme sanctuaire depuis les apparitions survenues à une jeune bergère, Anglèse de Sagazan, dans les années 1510.

Bien plus tôt, selon toute apparence, une vie sociale a animé cette bordure nord du plateau dit de Lannemezan, quand celui-ci n'était qu'une lande déserte et hostile, sorte de "no man's land", de zone longtemps assez indéterminée, quelque part entre Nébouzan, Comminges, Magnoac (une des « Quatre-Vallées »), Astarac et Bigorre ; à la limite intérieure toutefois d'une aire d'influence gasconne, peu distante d'un très vaste territoire, à l'Est, longtemps sous domination franque, des comtes de cette origine étant établis en Rouergue et à Toulouse, mais rayonnant bien au-delà à partir des VIIIe-IXe siècles. C'est cette pénétration carolingienne - très durement sanctionnée le 15 août 778 à Roncevaux - qui témoigne d'une profonde coupure et d'une vive hostilité avec cette partie de la Gascogne, avant l'an mil et dans les deux siècles qui suivent. Le Cartulaire de Lézat, à travers les actes relatifs à l'abbaye de Peyrissas, en Comminges, les Fors de Bigorre, la relation de la vie de Saint Bertrand témoignent clairement de cet antagonisme fort à l'âge préroman et roman.

Mais avant même que l'on aborde cette histoire, l'onomastique révèle de très bonne heure l'existence de Garaison, ainsi que de Galan, plus tard, à partir de l'ère romaine. Un certain nombre d'informations ou de propositions, concernant cette première partie, émanent de mon frère Patrick, que je remercie tout particulièrement[2].

ANTIQUITE PREROMAINE

Spécialement intéressant est le nom de Garaison, dans la mesure où il partage avec le pic du Gar et la Garonne (celle-ci baignant le pied du précédent), le radical pré-indo-européen Gar[3], signifiant pierre, rocher, que l'on retrouve dans *garra* en gascon et en occitan (au sens de rocher) : cf. le pic de Gar, la Garonne, l'ancienne communauté de Gariscan, aujourd'hui hameau sur la commune de Latoue, ou encore Gardouch, et le terme garrigue. La même famille, Car, Gar, correspond également au nom d'une divinité établie sur un sommet, ainsi à Betbèze en Comminges.

Selon le Dictionnaire topographique de la France, édité en 1865, par L. A. Lejosne, réédité en 1992, la plus ancienne orthographe connue de Garaison, après l'an mil, serait Garasone, apparu en 1465. La suffixation ONA intervient classiquement lors de la romanisation des toponymes pré-romans, du type narbo-ona, carcaso-ona, etc.

Au plan de la civilisation, le faciès culturel ibérique de l'âge du fer (1er millénaire av. J.-C., à partir des VIIIe-VIIe siècles) qu'évoque longuement M. Py à propos du Roussillon et du Languedoc occidental[4], s'est étendu à la partie nord des Pyrénées centrales. Plus précisément, entre le nord de la péninsule ibérique et le piémont nord-pyrénéen, une homogénéité apparaît dans la céramique, les objets de bronze, ou encore dans la multiplication des tumuli, avec tombes à incinération, à partir du VIe siècle av. J.-C. Ce sont les gisements miniers, riches en fer, en cuivre, en plomb argentifère, de même que la recherche de l'or, qui auront incité des groupes d'Ibères, quelque peu hellénisés, à franchir la montagne pyrénéenne à l'est et au centre ; ces communautés ont un savoir-faire supérieur à celui de parties de la Gaule plus septentrionales ou orientales, dominées par les Celtes. Au Ve et au IVe siècles av. J.-C., les Ibères ont une langue et une écriture, mais aussi une productivité agricole bien supérieure à celle observée en Provence ou au Languedoc oriental.

On a des raisons de penser que l'infiltration ibérique par les Pyrénées centrales a été douce, sans rupture, facilitée par des contacts précédemment établis avec des populations locales, certainement peu denses. A l'instar de ce qui s'est passé en Roussillon, selon H. Guiter[5], les arrivants ibères, installés sur des oppida, ont adopté le plus souvent la toponymie existante.

Leur zone d'influence, sans doute diffuse, pourrait s'être étendue « *jusqu'à une ligne Lombez (Ilumberris), Auch (anciennement*

Elimberris), Aire-sur-Adour, Dax, soit une aire circonscrite par des tribus celtiques (Tolosates ou Volques Tectosages à l'est, Lactorates, Elusates et Tarusates au nord ; peut-être enfin Tarbelles à l'ouest »[6]. On parle aussi couramment de Celtibères à proximité du Piémont pyrénéen, tant ont existé par ailleurs des infiltrations celtes, au moins jusque dans l'Ebre et toute la partie occidentale de la péninsule... bien avant l'intervention romaine.

Et le métissage vasco-ibéro-italo-celtique, ainsi apparu, forme une ethnie. Cette ethnie eut un nom, bien connu en latin : Aquitania (Aquitaine). Avec toutefois, et malheureusement, par la suite, un signifiant classique très facile, trop commode : aqua-itania = « pays des eaux ». A y regarder d'un peu plus près, ce n'est pas tout à fait ce qu'avaient dit les auteurs latins. Pline mentionne ''Aquitani unde nomen provinciae'', soit des Aquitains qui ont donné leur nom à la province. Macrobe est plus prolixe : « *Accitani etiam, Hispana gens, simulacrum Martis, radiis ornatum maxima religione celebrant, Neton vocantes* » : porté par les Accitanos, ou Accitani, venus d'Espagne, le dieu Neton ou Neto a donné son nom au plus haut sommet pyrénéen, connu encore de nos jours sous l'appellation de Pic d'Aneto ou Néthou. ***La Carte Générale des Monts Pyrénées*** du sieur Roussel, ingénieur du Roi, gravée en 1730, porte le nom du village voisin du pic en question : Netou. O. de Marliave signale Neto dans son ***Petit dictionnaire de mythologie basque et pyrénéenne*** , comme un génie tutélaire connu en Val d'Aran et dans la vallée de Bénasque. Dans l'Encyclopédie universelle Larousse du XXe siècle, Net/Neton est le nom du Dieu de la guerre chez les anciens habitants d'Espagne.

Les Akitanos/Accitanos sont localisés à l'origine en Andalousie orientale, alors que les Iacetanos semblent s'être arrêtés au sud des Pyrénées, de même que les Ausetanos seraient restés en Catalogne. Est donc à prendre sérieusement en compte l'hypothèse de la venue, bien avant Pline, soit aux alentours ou à partir du VIe siècle av. J.-C., d'éléments avancés de ces Accitanos, infiltrés par le Val d'Aran, le Comminges ouest et nord, s'étendant au couchant jusqu'à l'Adour. A Galan, Georges Abadie, l'historien de la localité, attribue comme « *hauts lieux de leur culte* » la source de l'Arrouzé (''hount de la Candélère''), la fontaine de Picharraou, le monticule de la Haille''[7].

Il est évidemment tentant à ce stade de faire le rapprochement avec le terme d'Occitanie, apparu seulement dans des textes peu avant l'an mille : rien n'indique qu'il n'ait pas existé linguistiquement bien longtemps auparavant, et qu'il ne soit, de fait, dans la terminologie qu'un cousin fort proche (et non un simple coïncident) d'Akitanos/Accitanos/Aquitani (idem des Ausci, habitants d'Auch appelés de nos jours

Auscitains), le premier peuple en richesse et en puissance de tous les Aquitains au 1er siècle, selon Strabon et Pomponius Mela)... On s'abstiendra bien sûr de toute affirmation péremptoire, mais la question ne peut pas ne pas être, un jour, sérieusement posée, tout particulièrement à la lumière de la brillante synthèse donnée en exposition et en catalogue par Europalia 85 Espana sur le thème ***Los Iberos***[8]. Le suffixe Etanos/Itanos apparaît une dizaine de fois dans la carte des populations ibères à l'orient de l'Espagne, de l'Andalousie à la vallée de l'Ebre. Soit par ordre alphabétique : Accitanos, Ausetanos, Bastetanos, Cesetanos, Contestanos, Edetanos, Jacetanos, Lacetanos, Laietanos, Suesetanos, Turdetanos. Ce même suffixe survit donc, aujourd'hui, dans ces noms propres du nord des Pyrénées, que sont Aquitaine, Auscitains, Occitanie, ou en Afrique, dans Mauritanie (Mauretania/itania)...

Antiquité romaine et débuts du christianisme

Alors que Garaison relève déjà d'un lointain passé pré-latin, la connaissance historique s'active à partir de la conquête romaine, et Galan entre en lice. Comme l'a pensé son historien, Georges Abadie, dans sa monographie de 1976, ce nom provient probablement d'un de ces ''grands domaines formés et attribués à des propriétaires pris généralement dans l'aristocratie foncière, maîtresse de la Gaule''. Galusanum a pu être le domaine de la famille du nommé Gallus.

Le radical *gal* a donné la forme latine de Galtai ou Galli, qui correspondent en français - résultant d'une généralisation et d'une simplification romaines - à la fois aux Gaulois et aux Celtes, ce dernier terme étant proche de l'ancien grec keltoi, celtae. Strabon nomme isthme galatique l'espace compris entre golfe du Lion et golfe de Gascogne, chacun des deux étant successivement dits sous sa plume Galatique. D'où aussi les dénominations de Galatie, ancienne région d'Asie Mineure occupée par les Galates aux environs du IIIe siècle av. J.-C. (qui seront destinataires, au Ier siècle ap. J.-C., de lettres de saint Paul), et probablement, de Galice au nord-ouest de l'Espagne, et du Pays de Galles dans les Iles Britanniques. Dans notre région, on relève Galié, Burgalays (''bourg - terme germanique - des Galates''), et à proximité immédiate de Galan, Galez et la Galave.

Ce notable du nom de Gallus peut avoir à Galan une origine celtibère, et il a pu pactiser avec l'envahisseur romain. Sa demeure importante en raison de ses possessions et de sa position à une croisée de routes, devait dominer l'ancien oppidum celtibère de ses possibles ancêtres. Selon Georges Abadie, l'oppidum en question était « *relié à celui*

de l'Isle-de-Noé, dans le Gers, dont il faisait le pendant, par une voie qui suivait la crête de la colline entre la Baïse-Devant et la Baysolle, et qui ne traversait aucun cours d'eau ». Sous la colonisation romaine, « *la route de crête de l'Isle de Noé (à l'époque l'Isle d'Arbéchan) à Galan fut prolongée sur Campistrous, Peyrehicade, et raccordée entre La Barthe et Capvern, à la grande voie de rocade de l'Aquitaine méridionale Toulouse-Dax* »[9], héritière des ''voies du sel'' de la préhistoire et de la protohistoire... Et à Galan, sera bientôt rendu - dès le IVe siècle selon toute probabilité - un culte à saint Julien.

La transition du militaire au religieux suit, on va le voir, une pente assez douce, dans la Gaule chrétienne des premiers siècles. L'Aquitaine et les produits du Midi y sont le meilleur support des armées impériales. Ammien Marcellin, rapportant les campagnes de Julien, dit l'apostat, préfet des Gaules, en 357-358, fait état, au lendemain de la victoire de Strasbourg sur les Alamans de l'hiver qu'il passe à Paris, mais précise que son « *ravitaillement lui vient d'Aquitaine* », pays bien cultivé et mis en valeur, où existent des magasins militaires et des garnisons[10].

L'autre Julien, le saint, selon une forte tradition d'auteurs, est un soldat romain, soumis au martyr par décollation, vers 304 près de Brioude, en Auvergne. D'après Grégoire de Tours, sous Maxime de Trêves, empereur de 383 à 388, une dame, venue d'Espagne et dont le mari a encouru la disgrâce de cet empereur, passe à Brioude et demande son salut par l'intercession de saint Julien ; l'ayant obtenu, elle construit sur le tombeau un oratoire où les grâces et miracles vont se multiplier[11].

Toutefois, il est des biographes qui font remonter plus tôt le martyr de Julien, soit à la première persécution du christianisme, intervenue sous l'empereur romain Dèce, de 248 à 251. Cette version, comme la précédente, s'accorde avec ce qui est rapporté du martyr de saint Ferréol ; ce dernier était un tribun militaire en garnison à Vienne ; avant son supplice, pour cause de christianisme (par décapitation en 304), il se serait vu présenter par ses bourreaux la tête de saint Julien de Brioude, annonciatrice du sort qui l'attendait s'il ne changeait pas d'avis, selon une tradition rapportée par l'Auvergnat d'adoption, Sidoine Apollinaire (Lettres VII, 6)[12].

Les martyrs de saint Julien et de saint Ferréol précèdent dans tous les cas la venue et le culte de cet autre militaire plus célèbre, saint Martin, qui partage, étant en garnison à Amiens, son manteau avec un ''exclu''. Le fait se situe dans sa jeunesse, vers 340, bien avant qu'il ne devienne le célèbre évêque de Tours, l'une des autorités de la Gaule chrétienne. Une chapelle, du latin populaire capella, dérivé

de cappa, au sens de chape, est anciennement le lieu où l'on gardait la chape de saint Martin de Tours. Tardivement, à la nomination des consuls de Galan, écrit Georges Abadie, « *il y avait une chapeline de Saint-Martin* »[13]. Et il est tout à fait remarquable de trouver, mentionnées en 1267, autour de la matrice, Saint Julien à Galan, trois églises Saint-Martin en périphérie immédiate et dans la dépendance de la première : il s'agit de Saint-Martin de Recurt, de Saint-Martin de Tournous, et de Saint-Martin de Cazeneuve. Le couplage des saints Julien et Martin se rencontre de la même façon dans deux actuels lieux-dits de la commune de Larroque, en Nébouzan, pays où l'on rencontre aussi Saint-Martin à Lécussan et Saint-Julien à Sarremezan, etc.[14].

Ces implantations ne relèvent en rien du hasard, et ne sont certainement pas non plus des plaquages hagiographiques plus ou moins tardifs. Il y a lieu au contraire d'y lire la manifestation d'une toute nouvelle ferveur et foi religieuse d'une époque donnée, parfaitement inscrite dans l'histoire, objet par la suite du pur respect, de la vénération et de la fidélité des générations. La force d'une traditon sans remise en cause parce qu'intuitivement reconnue par une population comme étant partie essentielle d'un patrimoine et d'une culture.

En clair, on peut proposer les formulations suivantes :

1) Les modalités de l'évangélisation de la région de Galan après saint Sernin ne sont pas connues, et si les traces de l'évêque martyr de Toulouse existent, elles n'y semblent pas longtemps dominantes. Un sanctuaire, ou même une chapelle voué(e) au culte de saint Sernin, ou Saturnin, l'évêque de Toulouse évangéliste de la région, supplicié aussi vers 250 (comme Julien de Brioude ?), soit au temps de la première persécution sous l'empereur Dèce, a pu être la première manifestation locale du christianisme en périphérie proche, à l'ouest de Galan : des ruines d'une chapelle, sans doute rebâtie plusieurs fois, susbsistent (cf. chemin de Saint-Servin, carte de la commune de Galan, G1-G2[15].

2) Un sanctuaire, ou plutôt une chapelle, dédié(e) à saint Julien, existe à Galan dès le IVe sicècle, peut-être voulu(e) par l'aristocrate - un militaire - du lieu. Rapidement ensuite, probablement au IVe ou Ve siècle, sous l'autorité tant spirituelle que temporelle de la place forte de Galan, des sanctuaires dédiés à saint Martin et correspondant localement à une extension du christianisme, prennent position à Recurt, à Tournous, et à l'emplacement du futur Cazeneuve, qui sont déjà des hameaux. On ne peut sans doute pas tabler sur l'installation de moines dès cette époque, mais la dépendance à ce moment d'un clergé local subordonné à l'évêque d'Auch - Orientius (saint Orens) occupe le siège vers 439 - paraît plausible.

Les Vascons contre le monde wisigothico-franc

En l'état actuel des connaissances, la venue des moines à Galan a toute les chances d'être un apport carolingien, dans un contexte sans doute relativement tendu, comme on le verra au Xe siècle avec la tragédie survenue à Garaison affectant la famille comtale de Toulouse. Il s'agit ici de donner quelques éclairages sur les discordes quasi permanentes et les affrontements ayant perduré entre le monde wisigothico-franc d'une part, les Vascons d'autre part. Une partie de ce qui suit est emprunté principalement aux récents travaux de l'historien anglais Roger Collins[16]. Sans remonter plus haut en raison du manque de sources[17], on sait, par Grégoire de Tours, qu'en 581 « *le dux franc Bladaste fit pénétrer une armée en Vasconie, mais ne réussit qu'à faire massacrer la plus grande partie de ses troupes* ». Un autre *dux*, Austrovald, qui « *fut probablement comte de Toulouse jusqu'en 587 (...) échoua dans diverses tentatives pour ramener à la raison* » ces mêmes Vascons[18].

Au siècle suivant, Frégédaire rapporte, pour sa part, que les rois francs Théodebert et Théodoric envoyèrent en 602 une armée contre les Vascons ; ceux-ci durent se soumettre et passèrent alors sous l'autorité d'un *dux* nommé Genialis.

Dans son histoire des Goths, écrite vers 626, Isidore de Séville rapporte que le roi Gondemar (610-612) « *ravagea les terres des Vascons au cours d'une expédition* ». Une dizaine d'années plus tard, un autre roi, Suintila, commença son règne, en 621, par une campagne contre les Vascons.

Pour l'année 626, Frégédaire indique que « *Palladius et son fils Sidoc, évêques d'Eauze, furent accusés par le duc (franc) Aighyna d'avoir été mêlés à la révolte des Wascons. Ils furent envoyés en exil* ». Cela paraîtrait établir la présence de Basques dans le diocèse d'Eauze, écrit l'historien anglais Roger Collins, qui poursuit : « *Ainsi, en 626, une présence basque avait été constatée au-delà des abords des montagnes, à l'ouest de Toulouse et autour de cette ville. (Dans cette même zone, en 587, les Basques avaient lancé des raids pour s'emparer de bétail et de prisonniers)* ».

Dagobert dut, à son tour, faire face en 635 à une nouvelle révolte, particulièrement sérieuse, des Vascons : une importante armée, avec à sa tête pas moins de dix ducs, partit de Bourgogne et rétablit l'auto-

rité franque par la soumission des seniores vascons à Clichy l'année suivante ; toutefois l'un des ducs, du nom d'Arnebert, ainsi que « *les nobles qui l'accompagnaient, furent massacrés dans la vallée de Suboda, soit probablement la haute Soule, à proximité de Tardets-Sorholus* », écrit R. Collins. Et le chroniqueur Frédélaire, quelque peu désabusé, poursuit : les Vascons vaincus « *respectèrent leur serment comme ils avaient coutume de le faire, ainsi que devaient le démontrer les événements* ». Probablement, ceux inscrits dans une insoumission quasi permanente.

Du côté wisigoth, au sud des Pyrénées, on continue pendant tout le VIIe siècle, selon R. Collins, à faire allusion à des raids vascons et « *à la menace exercée sur les populations urbaines de la vallée de l'Ebre. L'épitaphe d'un noble wisigoth nommé Oppila, tué par les Vascones, date de 642. En 654, une lettre de l'évêque de Saragosse les décrit comme actifs dans sa région. En 673, la première mesure prise par le roi Wamba fut de lancer contre eux une expédition...* »

Enfin en 711, quand les envahisseurs arabes se ruent sur l'Espagne, leur entreprise est facilitée par le fait que Roderic, le dernier roi Wisigoth, était en campagne contre les Vascons ; il dut alors abandonner précipitamment ceux-ci pour marcher sur les premiers : vaincu, il fut tué deux ans plus tard en combattant près de Salamanque.

Alors qu'au sud, c'est le temps des Maures, au nord des Pyrénées, l'expansion vasconne paraît être devenue une réalité aux VIIe - VIIIe siècles : selon un géographe italien anonyme du temps, cosmographe de Ravenne, la ''Vasconie'' est même devenue l'ensemble des terres comprises entre la Loire et les Pyrénées. Le premier continuateur de la chronique de Frégédaire, qui écrivait au début du VIIIe siècle, relate le retour au pouvoir du maire du palais Ebroîn, qui trucide ses adversaires, et, ajoute-t-il, les survivants « *franchirent la Loire pour s'enfuir en Gascogne* ». L'usage de ce nouveau terme devient donc courant à partir du VIIIe siècle. Il tendra, par la suite, à désigner plutôt le sud de l'Aquitaine.

En 742, selon une des suites données à la Chronique de Frégédaire, dix ans après la victoire de Charles Martel aux environs de Poitiers sur les Arabes, et l'imposition qui en découle de son autorité sur l'Aquitaine, les Vascons « *entrèrent en rébellion sous la conduite du duc Chunoald, fils du défunt Eudes* », comte de Toulouse. Ils furent défaits. Toutefois, dès 745, « *les deux maires du palais firent de nouveau une expédition en direction de la Loire, car les Vascons les provoquaient.* »

Enfin, de 760 à 768, Pépin, premier roi de la dynastie carolingienne, soumit, après bien des difficultés, Waifre, dernier duc d'Aquitaine indépendant, et ses Vascons.

La revanche de ces derniers devait sonner comme un coup de tonnerre dans le ciel carolingien, dix ans plus tard, le 15 août 778, quand l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne de retour de Pampelune, fut anéantie au passage de Roncevaux : devaient notamment y laisser la vie Eggihard, chargé de la table du roi, Anselme, comte Palatin, et Roland, comte des Marches de Bretagne. Dès la fin du Xe siècle, un récit faisait de cette débâcle une fiction héroïque : un poème lyrique, la Chanson de Roland, substituait aux Vascons les Arabes, et transformait le conflit en affrontement entre chrétiens et musulmans !

La défaite de Roncevaux n'empêcha nullement, au contraire même incita la mise en place un peu partout de comtes francs. L'administration royale s'affermit quand, au cours des trois années qui suivirent, Charlemagne crut bon d'ériger l'Aquitaine en royaume pour le compte de son propre fils, Louis le Pieux. Poitiers, Limoges, Périgueux, Albi, Clermont, Le Puy, Bordeaux reçurent ainsi des comtes. Il en fut de même à Toulouse, où débarqua le comte Chorso, jusque là gouverneur du pays de l'Eifel, entre Cologne et Aix-la-Chapelle[19] ; promu ''duc de Toulouse'', il permit aux Francs de s'installer dans la partie sud des Pyrénées centrales, à Pallars et à Ribagorza, et ce fut la poursuite de luttes séculaires entre Francs d'origine et voisins vascons ou gascons. Un grave incident est signalé dès 789, quand ce Chorso de Toulouse fit allégeance à un certain Adeleric qui serait un vascon quoique ce nom ne l'indique pas. Charlemagne convoqua cet Adeleric à Worms et lui imposa un exil perpétuel ; quant à Chorso, il fut destitué l'année suivante. Son remplaçant pour quinze ans, fut le fils de Thierry d'Autun, Guilhem de Gellone. Ce dernier poussa des expéditions sur le revers oriental des Pyrénées, dressant des forteresses à Vich, Cardone et Lerida, et atteignant Barcelone en 803 ; devenu ensuite moine sous la règle de saint Benoît, il sera le fondateur du monastère de Gellone, plus tard appelé Saint-Guilhem du Désert, sis dans l'abrupt paysage de la vallée de Gellone à quarante kilomètres au nord de Montpellier. Le petit-fils de saint Guilhem, Bernard Plantevelue, fils de Bernard de Septimanie et de l'aquitaine Dhuoda, recevra vers 870 de Charles le Chauve, fils de Louis le Pieux, le comté d'Auvergne, avant de devenir par la suite le premier duc d'Aquitaine.

Nouvelle grave péripétie entre Francs et Vascons à la mort du comte Burgundio de Fezensac, au diocèse d'Auch, en 801, quand Louis, fils

de Charlemagne et roi d'Aquitaine, le remplaça par Lieutard, fils de Gérard de Paris. « *Cette nomination,* écrit R. Collins, *provoqua une explosion de violence (vasconne) contre les partisans du nouveau comte et plusieurs de ceux-ci furent brûlés vifs. Ces troubles furent réprimés et les coupables châtiés comme il convenait* » (20). Gérard II, fils de Lieutard, succéda à son père à la tête du comté de Fezensac avant d'hériter du comté de Paris ; brouillé avec Charles le Chauve, il reçut de l'autre empereur, Lothaire, les duchés de Lyon et comté de Vienne : c'est le célèbre Girard de Roussillon des chansons de gestes, un tenant du particularisme méridional face à la politique absolutiste des Francs ; il sera aussi le fondateur de l'abbaye de Vezelay.

Le cousin de Lieutard de Fezensac, Begon, fut le successeur de saint Guilhem à Toulouse. Appartenant au clan des Gérard de Worms, nous dit E. Ewig, il épousa une fille de Louis le Pieux et gouverna Toulouse jusqu'à sa mort en 816.

Fils d'Hugues de Tours, Bérenger fut ensuite comte de Toulouse de 817 à 837 : encore un Franc originaire de la famille ducale d'Alsace ou d'un clan de l'Escaut ; il en est de même de son successeur Guérin, précédemment marquis de Bourgogne ; en contrepartie, Nantaire, un proche de la famille de ce Guérin, fonda avant 868, sous le vocable de saint Sernin de Toulouse, l'abbaye de Munsterdreisen dans le diocèse de Mayence.

Le Rouergue eut aussi très tôt des comtes d'origine franque : Foucaud, puis ses fils, Frédelon et Raymond, dont les descendants s'illustreront dans la famille de Rouergue - Toulouse durant quatre cents ans et qui méritent quelques détours en raison des libertés acquises et des diverses tolérances qu'imposeront intelligemment ce pays à part et ses populations.

On le voit, le Nord envoya à profusion des comtes, des marquis, des ducs, bien entourés, armés et entraînés, d'une « *dévotion quotidienne à l'entraînement intellectuel autant que militaire* », à la manière du roi Charles le Chauve (selon la *Vita sancti Germani*). Ils installeront un pouvoir en surface, dans les débuts au moins, en s'appuyant par contre sur d'importantes donations au premier des pouvoirs, l'Eglise. C'est ainsi que, sous Charles le Chauve, et selon Mabillon, différents dons sont effectués en faveur de l'abbaye de Saint-Thibéry, près de Béziers, au diocèse d'Agde. Ces dons sont probablement le fait de Raymond, le second fils de Foucaud, comte seulement de Rouergue à ses débuts, puis de Toulouse, de Limoges, de Quercy, de Pallars, et régnant de 852 jusqu'en 863 ou 864. Ce personnage fut très proche de l'empereur qu'il servit efficacement et qui le lui rendit. Le 21 mars 859, il donne, à l'ouest de Toulouse, le territoire de

Lombez avec son église Sainte-Marie et l'oratoire de Saint-Majan, aux Bénédictins de Saint-Thibéry[21]. On a des raisons de penser que le même, poussant dans cette direction ouest-sud-ouest de Toulouse, jusqu'à la limite de sa zone d'influence, donna aussi, vers la même époque, le territoire de Galan aux mêmes Bénédictins de Saint-Thibéry. Ces derniers reçurent encore, probablement dans le même temps et du même comte Raymond, Saint-Volusien, près de Saverdun en pays de Foix, ainsi que Sainte-Marie d'Aurignac, en Comminges.

En 1116, en tout cas, la bulle papale de Pascal II reconnaît à Saint-Thibéry la possession de Saint-Julien de Galan de Sainte-Marie d'Aurignac. Aux environs de cette dernière localité, mais à une époque inconnue, Galan se vit même rattacher le prieuré de Saint-Pé Poutge et l'église de Quérillac, possessions que les Bénédictins de Galan conserveront jusqu'au 9 mars 1299 (nouveau style)[22].

En 866, Charles le Chauve (dont on rappelle les récits d'enfance d'un auteur aquitain du nom d'Ernold le Noir), monarque d'une Francie occidentale de plus en plus présente au Sud de la Loire, prit pour archichapelain l'évêque Ebroïn de Poitiers ; il donna le comté de Périgueux à Vulgrin, frère d'Hilduin II de Saint-Denis et proche de l'archevêque Gontaire de Cologne ; ce Vulgrin est peut-être le même, ou un parent, de Wulfgrin qui reçut le comté d'Angoulême et dont le frère, Adalard, était à la fois comte du palais et de Bourgogne. La famille de Vulgrin s'installa aussi à Agen, et son petit-fils sera Guillaume Taillefer, autre héros des chansons de geste...[23].

Une plus grande obscurité règne ensuite sur la Vasconie franque. Si ses ducs et dignitaires paraissent bien relever par leurs origines des conquérants du monde carolingien, leur politique, notamment vis à vis des monastères, mais aussi des populations des villes, leur a permis une implantation de fait. Cela ne signifie pas du tout que les anciennes querelles soient éteintes, particulièrement sur le piémont nord pyrénéen.

Un événement attire l'attention au début des années 960. En mars 961 (datation, généralement admise, des historiens du Languedoc, Dom Vic et Dom Vaissette), un comte de Rouergue, du nom de Raymond, partant pour Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, rédige un acte testamentaire. Le seul don comtal effectué à cette occasion, concerne le terroir d'Aurignac, en Comminges, au sud de Lombez, attribué pour moitié au monastère de Figeac, pour moitié aux Bénédictins de Conques (de qui relevait d'ailleurs aussi le passage de Roncevaux). Aurignac, où l'acte a pu être passé, est peut être le dernier lieu où ce comte, bien sûr d'origine franque, paraît en sécurité, avant

d'affronter des zones plus troubles, sous contrôle vascon ou musulman. Effectivement, il trouve la mort au cours de ce voyage, tué par les Arabes, selon la version du chroniqueur de Conques, Bernard d'Angers, vers 1020. Cette information ainsi rapportée est tout à fait crédible. On ne peut tourefois s'empêcher de penser qu'il a pu, comme l'arrière-garde de l'armée royale en 778, être la victime des Vascons, et, comme pour la Chanson de Roland, on ne peut exclure qu'un pieux mensonge ait rapidement tronqué cette réalité, et même que ces versions procèdent des mêmes conteurs...

Une affaire tout aussi dramatique que la fin de ce comte Raymond de Rouergue, survient moins de deux décennies plus tard, rapportée par une source, jusqu'ici plutôt négligée pour ce qui est du Toulousain. Le Codex de l'évêché de Roda, dans le sud Pyrénées, rédigé dans les années 980, évoquant brièvement les comtes de Toulouse, en mentionne trois : Pons, (que l'on fait partout apparaître comme étant l'arrière-petit-fils de Raymond, le bienfaiteur de Saint-Thibéry), décédé vers 950, aurait été marié à Garsia Sanche, d'où vint un autre comte Raymond. Ce dernier, au dire du Codex, fut père d'un fils qu'il nomma aussi Raymond ; et l'un et l'autre "*occiderunt*", se feront tuer "*in Garazo*", c'est-à-dire, sans aucun doute possible, à Garaison, en limite du Magnoac, non loin de Galan...[24]

Jusqu'à une date récente, et à la suite des publications des anciens érudits bénédictins, on donnait volontiers au comte Pons un fils héritier, Guilhem Taillefer, d'une extrême longévité, puisqu'il aurait été comte de Toulouse de 950 à 1037 ! Il y aurait bien plutôt lieu de tenir compte de la généalogie du codex, et de faire de ce Guilhem Taillefer le tout jeune enfant de ce Raymond massacré avec son père, ou peu après, sur le territoire de Garaison...

Cette nouvelle tragédie - en un, ou deux épisodes proches - serait survenue dans les années 975-978. Elle se situerait bien, pensons-nous, dans le droit fil des multiples et incessants engagements meurtriers qui se succèdent depuis quatre siècles au moins, entre Wisigoths ou Francs d'une part, Vascons d'autre part. La ligne de partage au sud-ouest de Toulouse vers l'an 1000 passe par la limite ouest du Comminges, tant du côté de l'Astarac que de la Bigorre et de ce qui sera dénommé pays des Quatre-Vallées. Les événements survenus pour et autour de l'abbaye de Peyrissas, au premier tiers du XIe siècle, en témoignent[25].

Etudiant les anciens Fors de Bigorre, Paul Ourliac a pu écrire : « *Le conflit qui se noue autour de Peyrissas est bien un épisode du conflit qui pendant plus d'un siècle va opposer le Comminges à la Bigorre ; c'est un conflit ethnique qui apparaît dans le nom même des parties :*

d'une part les Arnaud, Roger, ou Raimond, d'autre part les Sanche, Garsie, Asnar ou Centulle, certainement d'origine gasconne. On se bat pour dominer la vallée d'Aure et la route d'Espagne, mais aussi par habitude. Il n'est question, dans les actes de l'époque, que de guerres entre vallées ; pour les Bigourdans, les incursions en Comminges paraissaient si normales que les fors, qui représentent l'état des choses à la fin du XIe siècle, en fixent les règles : le pillage n'est permis qu'à Cieutat ».

Par la suite, ces très anciens conflits, séculaires, de type ethnique, se fondront dans les rivalités féodales qui vont de pair avec la montée des comtes, vicomtes et autres notables sur des espaces territoriaux rétrécis au fur et à mesure de leur multiplication. Galan et Garaison vont garder leur position, à la fois de points de passage fortifiés et de zone limite par rapport au plateau de landes sauvages, par rapport aussi à l'Astarac, au Comminges, à la Bigorre, et au Quatre Vallées dont relève le Magnoac.

Pour ce qui est de Galan, l'auteur de la très bonne monographie publiée en 1976, écrit : « *Isolé au milieu de ces contrées qui l'environnaient, le pays de Galan demeura, sans dépendance d'aucune circonscription connue, régi d'abord par des us et coutumes, puis par des institutions ecclésiastiques dans le diocèse et intendance d'Auch, jusqu'au moment où se donna l'influence de la royauté, le réseau tout politique auquel on donna le nom de Rivière-Verdun* ».

NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

(1) Congrès de la Fédération Académique Languedoc - Pyrénées-Gascogne, Lannemezan à paraître en principe en 1996.

(2) Publications à paraître.

(3) J.-C. Abadie, Revue de Comminges, 1990 ; R. Aymard, ***Toponymes pyrénéens en CAR, GAR et sa famille***, Rev. de Com. ; G. Baccrabère et G. Manière, ***Le Comminges gallo-romain. Un autel votif dédié au dieu Cars***, Rev. de Com. 1er trim. 1993).

(4) Michel Py, ***Les Gaulois du Midi de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine***, 1993.

(5) et (6) Informations Patrick de Latour.

(7) Georges Abadie, ***Galan***, 1976, pp. 43, 57-58.

(8) Europalia 85 Espana, ***Los Iberos***, Bruxelles.

(9) Georges Abadie, op. cit., pp. 22 et 43.

(10) Christian Lauranson-Rosaz, ***L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du VIIIe au XIe siècle***, p. 326. Nombreuses allusions dans cet ouvrage à Saint-Julien de Brioude.

(11) ***Catholicisme***, T. VI (Fayard), 1967.

(12) **Catholicisme**, T. IV.

(13) Georges Abadie, op. cit., p. 31.

(14) ***Nebouzan, 1995, G.-P. Souverville, Saint-Martin (ou Saint-Julien) communauté disparue dans le territoire de Larroque***, pp. 39-40 et 71.

(15) Carte établie en juin 1993 grâce à une exemplaire coopération des entités suivante : France Télécom, Conseil Général des Hautes-Pyrénées, Services fiscaux, Lycée V. Duruy, C.A.T. "Les 3 soleils", Sernam-SNCF.

(16) Roger Collins, **Les Basques**, Perrin, 1986.

(17) La soumission aux Romains passe pour avoir été définitive après les victoires de Crassus, en 56 av. J. C., qui établirent la "paix romaine".

(18) R. Collins, op. cit., pp. 115 et 122.

(19) Eugen Ewig, ***L'Aquitaine et les Pays Rhénans au haut moyen âge***, Cahiers de civilisation médiévale Xe-XIIe sicècles janvier-mars 1958, pp. 37-54.

(20) R. Collins, op. cit., p. 115.

(21) Georges Couarraze, ***L'ancien Evêché de Lombez***, 1969.

(22) Ph. de Latour, ***De quelques lumières nouvelles sur le Piémont pyrénéen central aux Xe - XIIe siècles***, voir note 1. Dans le Recueil des Actes de l'Abbaye de Bonnefont en Comminges, une charte, n° 451, du 30 avril 1284, est rédigée par un notaire d'Aurignac du nom d'Aimeric de Galan (Americus de Galano).

(23) E. Ewig, art. cit. janet L. Nelson, ***Charles le Chauve***, 1994.

(24) Ph. de Latour, art. cit. note 22. Le paragraphe intégral du Codex de Roda est le suivant : « ***Item nomina comitum Tolosanensium : Pontio accepit uxor Garsie Sanzionis et genuit Regimundus. Regemundus genuit Regemundo qui occiderunt in Garazo et dominus Ucus episcopus qui se ipsum occidit in venatione*** » (Martin de Framond, ***La succesion des comtes de Toulouse autour de l'an mil (940-1030)) : Reconsidérations***, Annales du Midi, octobre - décembre 1993, pp. 463-464). La voie Galan-Toulouse existait toujours au XVIe siècle. Dans ***Les Huguenots en Bigorre*** (Auch, 1884), l'itinéraire d'une troupe à cheval partant de Bagnères-de-Bigorre est le suivant : « *disner à Galan, soupper à Betbèze* ». Le lendemain, « *disner à Puymaurin, soupper à Samatan* » où la troupe passe la nuit. Le jour suivant, « *disner à Saint-Lys, collation à Plaisance et arrivée à Toulouse* », signalé par le Père X. Recroix que nous remercions.

(25) Ph. de Latour, ***Les conflits autour de l'abbaye de Peyrissas et la maison de Comminges au XIe siècle : à propos de deux actes controversés du cartulaire de Lézat***, **Annales du Midi, octobre-décembre 1994.**

(26) Georges Abadie, op. cit. p. 25.